

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,
JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — . . . 10 » — 13 »
Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'été, 16 mai).

DÉPARTS DE SAUMUR POUR NANTES.

3 heures 13 minutes du matin, Poste.
9 — 04 — — Omnibus.
4 — 13 — — soir, Express.
7 — 11 — — Omnibus.

Le train des samedis part d'Angers à 5 h. du soir et arrive à Saumur à 6 h. 21 m.

DÉPARTS DE SAUMUR POUR PARIS.

3 heures 07 minutes du matin, Mixte (prix réduit).
7 — 55 — — Omnibus-Mixte.
9 — 50 — — Express.
5 — 47 — — soir, Omnibus.
9 — 59 — — Poste.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
Dans les réclames 30 —
Dans les faits divers 50 —
Dans toute autre partie du journal. 75 —

ON S'ABONNE A SAUMUR.

Au BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GAULTIER, JAVAUD et MILON, libraires.
Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Départementale et Etrangère, LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, place de la Bourse, 8.

Chronique Politique.

Les nouvelles politiques n'offrent aujourd'hui qu'une importance secondaire. Chaque jour ne peut avoir, et c'est fort heureux, un contingent de faits graves ou de hautes délibérations.

On mande de Londres, le 6 juin :

A la chambre des communes, lord Palmerston, répondant à M. Osborne, dit que la conférence n'a pas conclu à la prolongation de l'armistice. Il espère que l'armistice sera prolongé dans une prochaine séance, mais le jour de la prochaine séance n'est pas encore fixé. Les plénipotentiaires attendent les instructions de leurs gouvernements. Il n'y a pas de raison de douter que la conférence ne se réunisse avant l'expiration de l'armistice.

M. Osborne n'est pas satisfait de la réponse de lord Palmerston.

Plusieurs orateurs attaquent le gouvernement qui, ayant déclaré au commencement de la session sa détermination de maintenir le traité de Londres et l'intégrité de la monarchie danoise, se trouve maintenant dans une conférence qui ne peut continuer que sur la base de l'annulation du traité.

Lord Palmerston, répondant à M. Disraeli, se plaint d'être attaqué quand il ne peut pas répondre et ne peut pas dire les procédés de la conférence. Lorsqu'il pourra parler, il prouvera que la conduite du gouvernement est la meilleure pour les intérêts du pays.

On lit dans le Times du 6 juin :

« Dans la conférence d'hier, le Danemark a consenti seulement à un armistice de quinze jours.

» La Prusse et l'Autriche ont demandé un armistice de deux mois. Le Danemark a nettement refusé. Les plénipotentiaires en ont référé télégraphiquement à Copenhague, à Berlin et à Vienne. La question pourra être résolue prochainement par la conférence, qui sera probablement convoquée jeudi. »

Le Daily News et le Daily Telegraph disent que le Danemark accepte la ligne de démarcation d'Eckernförde à Frederikstadt.

Le Morning-Post s'exprime en ces termes : « Si les Allemands avaient accepté la ligne de démarcation anglaise, le Danemark y aurait également consenti, en déclarant que là était son ultimatum. »

Le Morning-Post ne partage pas l'espoir de lord Palmerston que les Allemands accepteraient la proposition de lord John Russell. « Dans quatre jours, dit ce journal, si la guerre recommence, les grandes nations seront entraînées dans le conflit. »

Le Morning-Herald doute de la possibilité d'un accord. Il ajoute : « Nous n'entendons plus parler de la conférence qu'après la guerre universelle et pour refaire la constitution de l'Europe. »

Une feuille de Berlin, la Gazette allemande du Nord, du 6 juin, dit que dans la dernière séance de la conférence, la Prusse a indiqué la ligne d'Apenrade comme la dernière condition acceptable.

La Gazette ajoute : « Devant le sentiment

des populations protestant contre le partage du Schleswig, devant le peu d'empressement des puissances neutres à tenir compte de ce sentiment, l'Autriche et la Prusse n'ont pas une autre politique à suivre que de rester dans les duchés, attendant qui les en chassera. »

Toutes les Adresses du Jutland, écrit-on de Copenhague, le 5 juin, disent que les habitants préfèrent la guerre pour garder le Schleswig.

Rendsbourg, 5 juin. — Une grande réunion d'habitants du Schleswig septentrional a eu lieu ce matin à Hadersleben, pour protester contre la séparation du Schleswig méridional.

Le duc d'Augustenbourg a dû arriver le 6 juin à Vienne. La démarche du prince indique qu'il n'a pas conclu de convention militaire avec la Prusse, sans quoi il ne pourrait compter sur un bon accueil dans cette capitale. L'Autriche a combattu dans l'intérêt de l'Allemagne; elle n'a voulu faire ni plus ni moins.

Une correspondance de Berlin affirme que, dans l'opinion du duc d'Augustenbourg, la transformation de Rendsbourg en forteresse et de Kiel en port fédéral, ainsi que la construction du canal du Sleswig-Holstein, porteraient atteinte à l'indépendance des Duchés. Le prince se serait formellement prononcé contre l'exécution de ces projets pendant son séjour à Berlin.

La flotte de Suède et de Norvège, composée de trois divisions et placée sous le commandement du prince Oscar, croise dans la Baltique, tout près des côtes danoises.

Cependant rien ne permet de supposer jusqu'ici que ces forces navales soient destinées à seconder au besoin les efforts du Danemark, et il n'est pas question de concentrer des troupes dans la province de Scanie, de peur que cette concentration ne fût interprétée comme une manifestation de la Suède contre les puissances allemandes.

On écrit de Messine, le 5 juin :

Les avis de Corfou annoncent une terrible catastrophe. L'explosion d'une poudrière a détruit cinquante maisons, un lazaret, un fort, les bureaux de la douane et d'autres bâtiments. Il y a eu, parmi les militaires, 90 morts, 50 blessés et 50 disparus, et parmi les habitants, 47 morts et 200 blessés. L'émotion est très-vive à Corfou.

C'est à peu près vers le 5 juin que le roi des Hellènes était attendu à Corfou. Les fêtes qui devaient célébrer son arrivée et l'heureux retour des îles Ioniennes à la patrie commune seront cruellement attristées par cet épouvantable désastre.

Le conflit qui s'était élevé, à Gênes, entre la population et la municipalité, et dont nous avons fait mention, touche à son terme.

Le préfet ayant annulé la délibération de la junte qui avait décidé que le conseil municipal n'assisterait pas à la fête du statut, la junte s'est démise, et cette démission entraînera fatalement celle de tous les membres du corps municipal.

Le Times a reçu de son correspondant spécial de New-York, les nouvelles suivantes en date du 28 mai :

FEUILLETON.

9

OTTO GARTNER

(Suite.)

Pendant ce colloque, supposant que j'étais, seul, cause d'une séparation si désolante pour mes hôtes, je me décidai à partir le premier. Toutefois je n'eus pas le temps d'exécuter mon projet : Mlle Laurence avait déjà mis son écharpe, et cherchait à rattraper son chapeau qu'elle avait perdu en arrivant à une branche d'arbre et qui, soulevé par le vent, était allé s'accrocher à une branche plus élevée. Je voyais les efforts inutiles que faisait la jeune fille pour l'atteindre avec une baguette : j'aurais dû m'empressement de courir à son aide, mais la timidité, renforcée d'un sentiment moins avouable, me tenait cloué à ma place. Enfin, j'eus honte de mon procédé discourtois, je m'approchai, puis, me hissant sur la pointe des pieds, je saisis une des brides; elle me vint à la main, mais le chapeau resta fixé à la branche, dansant en l'air avec elle. Mlle Laurence se mit à rire de

grand cœur. Pour moi, confus au dernier point de ma maladresse, je ne savais quelle figure faire. Il fallait néanmoins en finir à mon honneur. Changeant alors de batterie, je m'élançai d'un bond jusqu'à la branche : elle se rompit et je reconquis le chapeau volage.

— Je vous demande bien pardon, mademoiselle, dis-je en rougissant; j'aurais dû m'y prendre ainsi tout d'abord, au lieu de mettre votre chapeau en pièces.

— Oh ! ce n'est rien ; Angèle va me prêter une épingle, et le malheur sera réparé.

Puis la jeune fille, riant toujours, me fit une inclination de tête, salua M. Noblot, et entra dans le jardin avec ses compagnes.

Je restais extrêmement mortifié ; j'avais perdu en un instant tout l'avantage que la pêche au carrelet m'avait valu ; la gaieté de la demoiselle me semblait pleine de malice.

— Allons, me dis-je, cette particularité ne sera pas perdue pour M. Gustave.

— Qu'avez-vous ? me dit M. Noblot, vous paraissiez tout soucieux.

— Je n'ai rien, mon ami, je suis fâché seulement d'avoir été si maladroit.

— Comment, maladroit ? fait-on donc ce qu'on veut à dix pieds en l'air ?

— N'importe, je m'y suis mal pris, Mlle Laurence rira de moi huit jours durant.

— Pour cela, non, mon cher Gartner, c'est l'âme la plus droite, la plus généreuse du monde. Elle a ri devant vous avec une franche naïveté : sortie d'ici, elle ne se souviendra que du petit service que vous lui avez rendu.

— Soit, vous la jugez très-favorablement, et je dois vous croire, car vous la connaissez mieux que moi.

— Oui, je la connais, et je ne me trompe pas en la jugeant. Mais, vous-même, ne la trouvez-vous pas aimable, simple, affectueuse, d'une humeur charmante ?

— Attendez donc un peu, mon cher monsieur Noblot, donnez-moi le temps au moins de découvrir toutes ces perfections.

— J'y vais peut-être un peu trop vite, en effet ; mais je serais si heureux de vous faire partager ma bonne opinion sur elle !

Il se disposait à continuer l'éloge de sa belle protectrice, lorsque l'arrivée de ses sœurs l'interrompit. Nous allâmes nous reposer à l'ombre des grands arbres, et la conversation devint générale.

Au bout d'une heure, je songeai à me retirer : M. Noblot voulut me reconduire jusqu'à la route.

— Eh bien ! mon ami, me dit-il, me pardonneriez-vous de vous avoir entraîné jusqu'à l'autre de Polypème ?

— Ne parlez pas ainsi, mon cher Noblot ! m'écriai-je, ce sobriquet stupide me met en colère ; chaque fois que je l'entends prononcer par ces messieurs, j'éprouve l'envie de le leur faire rentrer dans la gorge d'un coup de poing.

— Certes, ne vous laissez jamais aller à cette envie, me répondit le borgne d'un air d'émoi.

— Rassurez-vous, ce n'est qu'un mouvement ; mais laissons ça. Pour répondre à votre question, loin d'avoir à vous pardonner, j'ai mille grâces à vous rendre de m'avoir amené chez vous. La Saulaie me laissera un souvenir durable.

— Ah ! mon cher Gartner, je suis persuadé que le bon Dieu a établi sur la terre un système de compensation. Ni moi ni mes sœurs nous n'avons rien à prétendre dans les triomphes du monde ; mais, en retour, nous sommes abondamment pourvus de joies intimes : nous nous aimons, nous vivons dans une paix inaltérable, notre petite maison est pour nous un séjour de délices.

Le général Grant, après avoir reçu des renforts considérables, trouvant que la position de Lee à Spottsylvania était imprenable, a fait un mouvement de flanc sur la gauche, le 20, et il s'est mis en marche vers Bowling-Green, à dix-huit milles au Sud de Fredericksburg. Il a été suivi immédiatement par Longstreet et Ewell.

Le général Grant annonce, en date du 25, que le 5^e et le 6^e corps d'armée ont passé sans trouver de résistance la rivière North-Anna. Peu après, ils ont été attaqués avec furie, mais ils ont repoussé l'ennemi. Le 2^e corps d'armée attaquait au même moment les confédérés retranchés sur un autre point de la rivière North-Anna. Après un combat sanglant, les confédérés ont repassé la rivière.

Le général Grant mande ce matin que l'armée fédérale est au sud de la rivière North-Anna, ayant immédiatement en face l'armée de Lee retranchée dans une forte position. De fréquentes escarmouches, mais sans engagement général, ont eu lieu depuis que l'armée a quitté Spottsylvania.

Le général Butler est serré de très-près à Bermuda. Toutes les fois qu'il a tenté d'étendre ses ouvrages il a été repoussé. Vendredi un combat sanglant a été livré pour prendre possession des positions de tirailleurs. Les fédéraux ont été battus. La position de Butler est considérée comme critique.

Des dépêches de Sherman annoncent qu'il a pu se procurer des vivres en grande quantité et que le 23, il devait, de Kingston, continuer sa marche en avant.

Le gouverneur Seymour, à New-York, a ordonné la mise en accusation de tous les individus qui ont contribué à l'occupation des bureaux du *World* et du *Journal of commerce*.

Le *Pays* donne le compte-rendu suivant des courses du bois de Boulogne, des samedi 4 et dimanche 5 juin :

VICTOIRE DU CHEVAL FRANÇAIS.

Nous triomphons, nous avons battu nos bons voisins de la façon la plus éclatante. *Blair-Athol*, le vainqueur du derby anglais, a vu pâlir son étoile et ravager ses lauriers par un simple cheval français, *Vermout*, à M. Delamarre. Le grand prix de Paris, le prix de 100,000 francs, a été gagné facilement, hier par un poulain à M. Delamarre, un poulain français, né, si je ne me trompe, aux environs du Méle-sur-Sarthe et du Mellerault; *Vermout*, le produit désormais célèbre de *The-Nabob* et de *Vermeille*. Voilà la nouvelle, voilà l'événement, voilà la sensation du jour!

Nous avons donc tiré une belle vengeance, et la seule qui convint au caractère national, des procédés grossiers et de la lourde colère avec laquelle la populace anglaise a accueilli dernièrement le triomphe de *Fille-de-l'Air* à Epsom; cette victoire dans le grand prix nous

est, pour cette raison, particulièrement sensible en ce moment-ci. La manière d'agir des Anglais aux *Oacks* d'Epsom ayant été à tous égards inqualifiable, nous sommes ravis d'infliger en guise de punition cette mortification à leur intraitable orgueil; le tout sans rancune, et sans atteinte à notre bonne alliance et aux relations d'amitié politique qui unissent les deux peuples et dont, sans nous vanter, nos excellents voisins ont encore plus besoin que nous.

Mais reprenons la chose *ab ovo*, et retraçons en quelques mots l'histoire de ce grand prix de Paris. C'est une institution toute récente; on le sait, puisque c'est la seconde année seulement qu'il est couru. Le grand prix se compose d'un objet d'art offert par l'Empereur et de 100,000 fr. donnés moitié par la Ville, moitié par les cinq grandes Compagnies de chemins de fer; il est pour poulains et pouliches de toute espèce et de tous pays; poids 55 kil., entrée 1,000 fr.; distance 5,000 mètres environ.

C'est à l'influence prépondérante de M. le duc de Morny qu'est due surtout, pouvons-nous ajouter, l'institution du grand prix; l'année dernière, les Anglais avaient envoyé quelques-uns de leurs chevaux les plus remarquables. *The Ranger* fut vainqueur; notre champion à nous était *la Touques*, qui ne manqua le prix que de bien peu. Cette année l'Angleterre n'a amené au poteau qu'un seul cheval, mais c'était le vainqueur du dernier derby, celui par conséquent qu'on devait considérer comme le plus remarquable des chevaux de l'année. De notre côté, les prévisions des amateurs s'étaient réparties diversement: le plus grand nombre espérait en *Fille de l'Air*, la pouliche de M. de Lagrange, si brillante dernièrement aux *Oacks* d'Epsom; beaucoup d'autres comptaient sur *Bois Roussel*, le vainqueur de notre derby.

Presque personne n'avait songé à son camarade *Vermout*, qui cependant en valait bien la peine. *Vermout* est un cheval bai foncé, remarquable surtout par la solidité de ses proportions. C'est ce qu'on appelle un animal doublé; on pourrait en faire autre chose qu'un cheval de course: ce serait, si l'on voulait, une monture de guerre, un cheval d'escadron magnifique. Le champ du grand prix s'est composé de cinq chevaux tous réellement de premier ordre: *Blair-Athol*, *Baronello*, *Fille-de-l'Air*, *Bois-Roussel*, *Vermout*. L'émotion de cette course a été indescriptible. Il faut dire d'abord que jamais l'affluence n'avait été aussi énorme: la foule garnissait tout le tour de l'hippodrome, la piste entre les courses était pleine de monde comme les Champs-Élysées un jour de fête publique. Les Anglais ont pu apprécier là quelle est l'urbanité et la douceur du populaire français, et comment nous savons porter gaîment le triomphe. Ce n'est pas une raison pour que nous atténuions la

signification de cette victoire; en définitive, le gagnant du derby anglais a été battu largement par un cheval français, et ce qui nous est particulièrement agréable, non pas par un cheval de l'écurie Lagrange, mais par un cheval de l'écurie Delamare, un cheval nouveau! Nos voisins n'ont donc rien à dire, et le triomphe est aussi beau qu'on pouvait le rêver. C'est ce qu'a senti l'énorme foule réunie sur le champ de course. La fin de la lutte a été le signal d'une ovation caractéristique; les applaudissements ont retenti sur toute la ligne; ils se sont renouvelés à cinq ou six reprises; quand *Vermout* est rentré au pesage, les applaudissements et les bravos ont recommencé avec une nouvelle énergie. C'est la scène de sport la plus animée que nous ayons jamais vue.

LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice assistaient aux courses. C'est l'Empereur qui a remis lui-même l'objet d'art du prix à M. Delamarre.

Nous empruntons l'extrait suivant à une correspondance du *Phare de la Loire*:

Paris, 6 juin.

Il y a des jours où la chronique se résume dans un fait; aujourd'hui, par exemple, il n'y a qu'une chose à raconter parce que c'est la seule dont on parle depuis hier au soir dans Paris, c'est la victoire remportée aux courses du bois de Boulogne par *Vermout*, à M. Delamarre, sur *Blair-Athol*, à M. Anson, de Londres.

Il faut d'abord vous dire que tout Paris et dix mille personnes de la province ou de l'étranger étaient allés hier au bois de Boulogne pour voir courir le grand prix de 100,000 fr., qui, avec les entrées valait 177,500 fr.

Dans l'enceinte du pesage fourmillaient les gens du plus grand monde, toutes les dames de haut parage, les sommités de tous les ordres et de toutes les classes.

Le nombre des voitures peut être évalué à près de 10,000.

Epsom dans ses plus beaux jours n'a jamais présenté un spectacle aussi riche, aussi élégant, ni aussi gai; j'en parle de visu.

L'Empereur et l'Impératrice sont arrivés à 3 heures, au moment où commençait la course précédant le grand prix de Paris.

Enfin, la cloche a sonné pour le pesage des jockeys qui devaient monter les cinq chevaux restant engagés dans le grand prix, et il s'est fait silence comme au théâtre quand la prima dona va chanter son grand air.

Vermout était monté par Kitchener, le jockey ordinaire de l'écurie de M. Lupin. Quant à *Blair-Athol*, qui est un admirable cheval alezan et qui se trouvait dans une condition parfaite, il était monté par Challoner l'un des premiers jockeys d'Angleterre.

Tous ceux qui avaient pu approcher *Blair-Athol* ne doutaient pas de son succès, et quand

il a fait son entrée sur la piste, c'a été, en dépit du patriotisme, un cri unanime d'admiration.

Aussi fallait-il payer 2 contre 1 pour l'avoir contre les autres chevaux. *Fille de l'Air* était à 5 et 4 contre 1; *Bois Roussel* à 5 et 6, et *Vermout* de 20 à 50 contre 1. La veille, il a même été donné, par certains imprudents, de 80 à 100 contre 1. Personne ne s'occupait de *Baronello* qui du reste est arrivé dernier.

Dès le départ qui a eu lieu en très-bon ordre, *Vermout* a pris la tête et il l'a conservée jusqu'au bout, sans avoir jamais été rejoint. Il est donc arrivé premier, battant très-facilement de deux longueurs *Blair-Athol*, le gagnant du Derby anglais. *Fille de l'Air* était 5^e, et *Bois Roussel*, 4^e.

Je renonce à décrire la manifestation qui s'est produite dès que les chevaux se sont arrêtés. Il y a eu une explosion de joie, comme je n'en ai vue de ma vie; la foule s'est ruée sur la piste avec l'impétuosité d'une trombe; on criait vive la France! on criait vive tout le monde et de temps à autre on entendait: « Enfoncés les Anglais! »

On jetait les chapeaux et les mouchoirs en l'air, on se bousculait, on se foulait aux pieds pour voir *Vermout*, pour toucher *Vermout*; encore un peu, et on l'eût porté en triomphe, malgré les huit sergents de ville qui l'escortaient et qui se seraient peut-être associés à l'ovation, tant l'enthousiasme était contagieux.

Tout le monde riait, tout le monde applaudissait: c'était du délire, de la frénésie, de la folie. Je pourrais citer un duc qui suit les courses depuis 20 ans et qui pleurait cependant de joie; l'Empereur lui-même, d'habitude si froid, si réservé, n'a pu s'empêcher de rire de satisfaction, et, quand il a fait appeler M. Delamare pour le féliciter, il y a eu une formidable explosion de bravos, que les échos du bois ont pu reporter jusqu'à Paris.

Dans la soirée, les cafés du boulevard des Italiens jusqu'à la Madeleine ont été illuminés, et, comme je vous le disais en commençant, il n'est question aujourd'hui dans tout Paris que de la victoire remportée par *Vermout* sur le redoutable champion de l'Angleterre.

Pour en finir, voici des chiffres qui ont leur éloquence. *Vermout* a gagné 162,500 fr., plus une coupe en argent donnée par l'Empereur et qui est évaluée à 10,000 fr.

Blair-Athol reçoit 10,000 fr. comme second, et *Fille de l'Air*, placée 3^e, aurait touché 5,000 fr., si son jockey s'était fait peser après la course; mais il l'a oublié.

Le jour où une flotte française conlèrait une escadre anglaise, il y aurait, à coup sûr, plus de Français contents qu'il n'y en avait hier; mais ils ne le seraient pas davantage, j'en réponds, car on était à un paroxysme.

Pour les articles non signés: P. Gobert.

— Vraiment, je vous crois, vos sœurs me paraissent avoir mille qualités.

— Sans doute, mais ce n'est pas assez; voyez Mlle Laurence, la perle d'Ancenis, la jeune personne la plus accomplie que j'aie jamais vue; qui a-t-elle choisi pour amies? Mes pauvres sœurs, si délaissées, si mépriées ailleurs. Toutes les fois qu'elle a une heure de loisir, elle accourt à la Saulaie. Je ne puis vous dire le trésor de reconnaissance qui s'est amassé pour elle en mon cœur.

— Oui, seulement il est fâcheux que cette demoiselle si accomplie n'apporte pas en tous ses choix le même discernement.

— Cette demoiselle si accomplie! comme vous dites cela d'un ton impatienté, mon cher Gartner; voyons, que vous a-t-elle fait?

— Rien, assurément; je la loue au contraire, et très-fort, d'avoir pris vos sœurs pour amies; mais comment peut-elle, d'un autre côté, accorder sa principale affection à son cousin? Qu'y a-t-il au monde de plus contradictoire?

— Vous êtes un singulier homme, me dit mon compagnon en s'arrêtant et en me lançant un regard expressif; dès le jour où je vous ai vu, je me suis senti pour vous de la sympathie; ce sentiment n'a

fait que s'accroître en moi depuis; et, maintenant, vous m'arrachez malgré moi des pensées que je n'osais m'avouer à moi-même. Oui, vous avez trop raison, je ne m'explique pas l'affection de Mlle Laurence pour son cousin; disons mieux, j'ai quelque peine à la lui pardonner. Et cependant, en quoi cela me regarde-t-il? Suis-je chargé de régler les mouvements de son cœur? Ne me suffit-il pas qu'elle me traite avec une bonté bien au-dessus de mon mérite? J'ai tort, Gartner, j'ai tort. Vous, c'est différent, vous ne devez rien à Mlle Laurence, vous pouvez en parler plus librement que moi.

Je me mis à rire de la gravité profonde avec laquelle mon ami Noblot venait de s'exprimer; mes sentiments n'étaient pas à la même gamme que les siens.

— Fort bien, lui dis-je ensuite, nous voilà d'accord et vous ne me presserez plus de solliciter les bons offices de la belle demoiselle. Ce point obtenu, j'entendrai sans impatience toutes les louanges qu'il vous plaira de lui décerner.

M. Noblot ne me répondit pas et demeura pensif. Lorsque nous eûmes atteint la grande route, nous nous séparâmes avec de chaleureuses poignées de main; il retourna à la Saulaie tandis que je regagnais la ville.

V.

A dater de ce jour, mon isolement cessa en partie; pendant les heures de bureau, on continua bien à me tenir rigueur: M. Gustave était inflexible, paraît-il; mais, en dehors, je voyais souvent M. Noblot; il venait chez moi, j'allais chez lui; chaque dimanche nous réunissions à la Saulaie. Il y avait, en ce petit bonhomme un fond admirable; ses sœurs rachetaient la disgrâce de leur chétif extérieur par un tour d'esprit agréable, de l'enjouement et une instruction assez variée; nous nous convenions parfaitement: de douces causeries, des promenades sur le bord de la Loire, et quelques parties de pêche partageaient notre temps.

Parfois aussi Mlle Laurence venait passer la soirée à la Saulaie. Peu à peu je me familiarisai avec elle; mes préventions tombèrent, je la trouvais simple, naturelle, aimable; enfin elle me parut, ce qu'elle était en réalité, charmante de tout point. M. Noblot était à genoux devant elle; mais avec une naïveté, une ouverture, une franchise incomparable; sans lui faire la cour, sans lui adresser jamais un de ces mots gracieux et de sens indéfini qui sont payés quelquefois d'un sourire, il l'adorait au grand jour.

Chaque fois qu'une de ses sœurs, en rentrant de la ville, annonçait la venue de Mlle Laurence pour la soirée, Noblot battait des mains, ne tenait plus en place, quittait la partie, s'il y en avait une de commencée; et, armé d'un couteau, coupait les tiges d'églantiers qui, dans le sentier de la route au logis, eussent pu accrocher une robe ou déchirer une main délicate: de tout cela, du reste, il ne se cachait nullement.

Dans les premiers temps, je m'amusais du changement qui s'opérait en ces circonstances chez mon ami. Sa joie, sa vivacité, ses éclats précédaient l'apparition de Mlle Laurence; ensuite il rentrait dans son naturel; un contentement parfait remplaçait l'agitation. Puis le soir, à peine avait-il perdu de vue l'astre autour duquel il gravitait vertueusement, l'enthousiasme le prenant, il m'entraînait sur les bords de la Loire, et s'étendait sans fin sur les mérites d'une personne que j'avais le malheur de ne connaître.

Helas! il prêcha bientôt un converti. J'en vins aussi, moi, à partager secrètement les émotions, le bonheur et les regrets de mon hôte. Mon cœur battait d'espoir en arrivant à la Saulaie; si j'apprenais que nous serions seuls, tout me devenait sombre,

Nouvelles Diverses.

L'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial ont quitté lundi le palais des Tuileries pour se rendre à Fontainebleau.

On pense que, par suite d'une décision de l'Empereur, les ministres continueront à se réunir en conseil à Paris, et que le chef de l'Etat se rendra deux fois par semaine de Fontainebleau à Paris pour présider ces réunions.

— On attend d'un moment à l'autre, à la gare du chemin de fer de Lyon, le corps de S. Exc. le duc de Malakoff, qui a dû arriver le 15 à Marseille sur le *Christophe-Colomb*.

Des ordres sont donnés pour que les restes mortels du maréchal soient transportés sans apparat à l'hôtel impérial des Invalides, où ils resteront déposés dans un caveau de l'église jusqu'au jour de la cérémonie des funérailles.

Cette cérémonie funèbre aura lieu à l'église de l'hôtel, et les détonilles mortelles du vainqueur de Sébastopol seront ensuite inhumées dans le caveau spécialement affecté aux gouverneurs et aux maréchaux de France qui obtiennent ce dernier honneur.

— Dimanche a eu lieu à Marseille, avec une pompe extraordinaire, la translation de la statue de Notre-Dame-de-la-Garde. Nous avons annoncé il y a plusieurs semaines cette grande cérémonie religieuse, sur laquelle des détails précis ne nous sont pas encore parvenus. Nous savons seulement que dès samedi Marseille possédait déjà dans ses murs cinquante-quatre prélats venus pour participer à la solennité.

Parmi ces prélats figurent quatre cardinaux, dont les deux archevêques français de Besançon et de Bordeaux, neuf autres archevêques, entre autres ceux de Bourges, d'Aix et d'Avignon, trente-six évêques dont vingt occupant des sièges épiscopaux en France et en Corse. Un proto-notaire apostolique, cinq abbés mitrés et un camérier de Sa Sainteté complètent cette imposante et vénérable réunion.

— RAPPORT D'UN MAIRE A SON PRÉFET. — « J'ai le plaisir de vous faire participer au deuil de toute la commune de X..., dont vous m'avez nommé maire par esprit de pure justice réciprocque.

« Un enfant de la susdite commune, nommé Cadet Colladon, pauvre enfant fou privé de raison et de discernement, trompant la vigilance de la haute police dont je l'avais investi, s'avança avec une imprudence que je ne puis qualifier sur le rail du train qui passait à grande vitesse exprès.

« Renversé brusquement par la locomobile, nous nous sommes rendus, vêtus de notre écharpe, sur les lieux du sinistre, et nous avons constaté que la tête était séparée du tronc et que la mort avait dû être facile et probablement instantanée.

J'avais grand peine à répondre d'une manière convenable au bon accueil de Mlle Noblot, qui méritaient cependant que je ne leur fisse pas pour cela mauvais visage.

Mais, loin de suivre en tout l'exemple de mon ami, je dissimulais mes impressions avec le plus grand soin ; je demeurais froid en apparence. Il s'y trompa au point de continuer près de moi le panegyrique entrepris. Mon assentiment muet ne lui suffisait pas, il eût voulu des aveux formels ; c'était, à ses yeux, un crime de refuser admiration à qui elle était si légitimement due. Au fond, je pensais comme lui, je ne me pardonnais pas d'avoir, dans les premiers temps, commis ce crime ; mais, pour en convenir, il eût fallu dévoiler des sentiments dont je ne me rendais pas compte à moi-même, et qu'une timidité étrange et toute nouvelle tenait scellés en mon cœur ; je ne répondais que par des banalités aux chaleureux accents de M. Noblot.

D'ailleurs, nous ne nous entendions pas sur un point ; l'excellent petit homme parlait de Mlle Laurence avec un entier désintéressement, s'inquiétait de son avenir, lui créait un monde imaginaire où tous les succès lui étaient assurés, la plaçait dans une situation brillante, l'entourait d'amis parfaits ;

« La conduite insensée de ce suicidé est d'autant plus inexplicable que déjà, l'année dernière, un pareil accident lui était arrivé.

« Agrérez, etc. » (Courrier des Vosges).

Chronique Locale.

Notre ville est dignement représentée à l'Exposition des beaux-arts, au palais des Champs-Élysées. Deux de nos concitoyens y ont envoyé quelques-unes de leurs œuvres.

M. Quesnay de Beaurepaire a exposé : *Les Farfadets*, légende bretonne.

M. Corbineau : 1° *la Rosée du matin* (tableau), 2° *Portrait d'homme* (lavis).

VILLE D'ANGERS.

PROGRAMME DES FÊTES de l'Exposition nationale.

Le Palais de l'Exposition sera ouvert au public, tous les jours jusqu'au 6 juillet.

12 juin. — Inauguration du nouvel hippodrome. — Courses, steeple-chase. — Le soir, concert au Mail, orchestre militaire, et orchestre d'harmonie. Artistes en représentation. Feux de Bengale.

13 juin. — Grand concert au profit des pauvres, dans les salons du Cercle du Boulevard, sous la direction de M. Prieur-Duperray, avec le concours de M^{me} Miolan-Carvalho; de M. ***, 1^{er} ténor; de M. Triebert, 1^{er} hautbois du Théâtre-Italien, professeur au Conservatoire; de M. Jancourt, 1^{er} basson de l'Opéra-Comique et de la Société des Concerts du Conservatoire.

14 juin. — Deuxième journée des courses : steeple-chase, etc. Le soir, concert et fête au Mail. Artistes en représentation.

15 juin. — Grand bal au profit des pauvres, dans les salons du Cercle. — Musique militaire au Mail.

19 juin. — Fête des Orphéonistes. Arrivée et réception des Orphéons à la gare du chemin de fer. Le cortège se rendra par la ligne des boulevards au palais de l'Exposition où il sera reçu par l'Administration municipale et les Commissions des fêtes. Le soir, grand festival dans l'Avant-Mail. — Illumination.

20 juin. — Concours des Orphéons, dans la salle du Théâtre. — Concours des fanfares au Jardin des Plantes. — Distribution des prix au palais de l'Exposition, et concours entre les sociétés victorieuses, pour le prix d'honneur. — Fête le soir dans le Jardin du Mail.

26 juin. — Grande retraite aux flambeaux.

27 juin. — Cavalcade historique. — Quête au profit des pauvres. — Illumination au Jardin et concert avec artistes en représentation.

28 juin. — Carrousel au profit des pauvres. — Le soir fête et concert au Jardin du Mail.

l'homme qui lui donnerait son nom ne pouvait se dispenser d'être, pour le moins, receveur général dans une grande ville dont elle serait la reine. Il oubliait ici, toutefois, M. Gustave Morand. Lorsque je le lui rappelais, un mouvement de tête trahissait son mécompte.

— Bah ! disait-il ensuite d'une voix contenue, on ne sait pas ce qui peut arriver.

Pour moi, les châteaux en Espagne ou ailleurs me plaisaient moins que la Saulaie avec ses murs noirs et son toit effondré. C'est là que je consignais la pauvre Laurence, loin du monde et des triomphes promis ; c'est là que je voulais la revoir... la revoir encore et toujours ; la suivre du jardin jusqu'au joli lieu témoin de nos pêches fréquentes, et entendre son rire limpide lorsque après avoir effeuillé une pâquerette sur l'eau, elle voyait un petit poisson happer quelqu'un des pétales flottants, croyant saisir une mie de pain. Ah ! pourquoi m'enlever ce spectacle dont se repaissait mon imagination enchantée ?

« Mais, pensais-je ensuite, combien Noblot est meilleur que moi ! songe-t-il donc à lui dans les rêves qu'enfante son imagination ? Non, l'abnégation est de son côté, l'égoïsme du mien. Et qu'y a-t-il entre cette jeune fille et moi ? pourquoi m'occupe-t-elle ?

4 juillet. — Représentation au théâtre, par les artistes du Théâtre-Français.

5 juillet. — Clôture de l'Exposition. — Distribution des médailles. — Feu d'artifice.

6 juillet. — Grand concert au profit des artistes de l'orchestre.

Pour chronique locale et nouvelles diverses : P. GODET.

Tribunaux.

COUR DE CASSATION (chambre criminelle).

Présidence de M. Vaisse.

Audience du samedi 4 juin.

AFFAIRE COUTY DE LA POMMERAIS.

L'intérêt excité par cette affaire est loin de s'être affaibli, à en juger par la foule compacte qui remplit la salle d'audience, où l'on remarque un assez grand nombre de dames.

L'affaire est appelée à onze heures. M. le procureur général Dupin occupe le siège du ministère public. M. le conseiller du Goujal présente le rapport. Les moyens de cassation présentés à l'appui du pourvoi sont au nombre de cinq.

Ils n'offrent qu'un intérêt technique, et nous nous bornerons, en conséquence, à indiquer que le premier porte sur une signification tardive de l'acte d'accusation, et les quatre autres sur des irrégularités dans l'audition des témoins.

Les observations de M. le conseiller rapporteur semblent tendre au rejet de ces cinq moyens.

M^r J. Bozérien prend ensuite la parole et développe les moyens du pourvoi.

Après cette plaidoirie, M. le procureur général Dupin prend la parole, discute successivement les cinq moyens, et conclut, sur chacun, au rejet du pourvoi.

Il termine son réquisitoire par une digression sur les circonstances du crime, un aperçu historique sur les empoisonnements et les empoisonneurs, en remontant à l'histoire romaine antérieure à Sylla ; enfin sur les assurances sur la vie, qu'il critique, et sur lesquelles il appelle l'attention du législateur.

La Cour se retire dans la chambre du conseil pour délibérer.

Après une demi-heure de délibération, l'audience est reprise, et M. le président prononce un arrêt, longuement motivé, qui réfute les moyens invoqués, et rejette le pourvoi.

La Pommerais est placée à la Roquette dans l'une des chambres réservées aux condamnés à la peine capitale. Ces chambres, au nombre de trois, sont situées au rez-de-chaussée. Celle qu'occupe La Pommerais est une pièce mesurant environ quatre mètres en longueur et en largeur, sur une hauteur de près de cinq mètres. Elle est éclairée par une large fenêtre donnant sur le préau de l'infirmerie ; l'ameu-

blement se compose d'un lit, d'un poêle, d'une table et de deux sièges.

A son arrivée à la Roquette, La Pommerais a été revêtu de l'uniforme de la maison, qui consiste en un pantalon et une veste de toile grise. Sa camisole de force ne gêne que partiellement ses mouvements. Il peut porter lui-même les aliments à sa bouche, mais il lui est interdit de se servir de couteau ou de fourchette ; ses aliments lui sont servis coupés.

Son régime est meilleur que celui des autres détenus. Ceux-ci reçoivent le matin, à sept heures, une ration de pain ; à 8 heures, la soupe ; à 5 heures, des légumes, auxquels, le jeudi et le dimanche, on ajoute de la viande. Les condamnés à mort ont droit à une ration double.

La Pommerais est surveillé par un employé de la prison et un soldat ; il ne peut leur adresser la parole que pour réclamer quelque service.

L'aumônier, M. l'abbé Coze, lui rend visite chaque jour ; l'entretien se prolonge pendant une heure environ.

Le docteur Deleau, médecin de la Roquette, vient aussi fréquemment le voir. La Pommerais ne cesse d'être calme. Il emploie la plus grande partie de son temps à la lecture de recueils périodiques.

Dernières Nouvelles.

Turin, 8 juin. — Des manifestations ont eu lieu en Vénétie et dans les provinces romaines, à l'occasion de la fête du Statut.

St Pétersbourg, 8 juin. — Le *Journal de St Pétersbourg* du 7 annonce que le chargé d'affaires de Russie à Rome a reçu l'ordre de remettre au cardinal Antonelli une lettre de rappel déclarant la mission de M. de Kisseleff terminée.

Vienne, 7 juin. — Dans la conférence tenue lundi, les plénipotentiaires allemands sont convenus d'accepter *ad referendum* la proposition de la prolongation de l'armistice pendant une quinzaine, sous la condition que si la ligne de démarcation n'était pas arrêtée dans ce terme, les hostilités recommenceraient à son expiration.

On assure que l'Autriche et la Prusse n'insisteront pas sur la ligne d'Apenrade.

La conférence n'a donc abouti à aucun résultat.

Pour les dernières nouvelles : P. GODET.

AVIS.

Sur la demande de plusieurs personnes, M. BLOCH, célèbre pédicure de Paris, a consenti à passer quelques jours dans notre ville. Cet artiste distingué peut soumettre à la connaissance des personnes les plus savantes, sa méthode radicale sur les cors les plus anciens. Son

Je voudrais la confiner ici, et Dieu sait pourtant si je desire son bonheur ! Quelle étrange contradiction ! D'où vient cela ? »

D'où, je ne le devinais que trop déjà, et, dans un avenir prochain, l'intensité croissante de mes sentiments ne me laisserait plus aucun doute.

Trois mois après ma première visite à la Saulaie, un certain jour, j'étais demeuré seul dans la chambre de M. Noblot pendant qu'il vaquait à quelque soin de l'intérieur. En attendant son retour, je pris un livre sur la table, et je le feuilletais encore lorsque mon ami rentra.

— Eh bien ! Gartner, me dit-il d'un air stupéfait, que lisez-vous là ?

— Moi ? rien, je parcourais ce voyage dans le Tyrol.

— Est-ce que vous savez l'allemand, par hasard ?

— Vous me le demandez ? la langue de mon père ! la langue que ma mère a parlée pendant quinze ans !

— Mais vous ne me l'aviez jamais dit !

— Ma foi, faute d'y penser, sans doute.

— Alors, c'est admirable ! Mlle Laurence qui voudrait si bien apprendre la prononciation !

— Ah ! permettez, mon cher Noblot, je ne me

pique pas de bien prononcer ; vous savez que les Suisses ont un accent guttural très fort.

— Peu importe : qu'est-ce que c'est que ça ? une nuance. Y regardons-nous vraiment !

— Et vous n'aviez pas deviné une chose si simple ?

— Non... mais, précisément voilà Mlle Laurence, quelle bonne fortune !

(La suite au prochain numéro.)

La musique de l'Ecole de cavalerie fera entendre, ce soir, dans l'enceinte du Carrousel, les morceaux suivants :

- 1° Grande marche ;
- 2° Chœur de *Guillaume Tell* ;
- 3° Ouverture du *Philtre* ;
- 4° *La Gazelle* (polka) ;
- 5° *Norqa* ;
- 6° *La reine des Pays-Bas*.

